



Entretien avec Jacqueline Wilson



in : Jacky Daydream. Jacqueline Wilson. *The Story of her Childhood*,
ill. N. Sharratt, Doubleday

ill. N. Sharratt



Nous avons rencontré Jacqueline Wilson, venue à Paris à l'occasion du Salon du livre et de la presse Jeunesse de Montreuil, alors qu'un nouveau roman, *Les Malheurs de Millie Plume*, est sorti, en France, au mois de janvier chez Gallimard Jeunesse, et qu'un autre *The Longest Whale Song* est paru en Grande-Bretagne à la fin de l'année 2010 et qu'il figure déjà sur la liste des 50 meilleures ventes.

Auteur de près d'une centaine de livres, avec plus de 32 millions d'exemplaires vendus dans le monde, Jacqueline Wilson est très connue en Grande-Bretagne et a été « Children's Laureate » en 2005. On peut consulter sa bio-bibliographie sur le site <http://lajoieparleslivres.bnf.fr>

Aline Eisenegger : Avant de parler de votre dernier titre paru en France *Hetty Feather* (*Les Malheurs de Millie Plume*) j'aimerais vous poser quelques questions plus générales sur l'écriture. Vous avez commencé par écrire des livres pour adultes, puis, très vite vous avez écrit pour les enfants. Pourquoi ? Est-ce un éditeur qui vous a orienté ? Est-ce un goût personnel ?

J.W. : Non, c'est plutôt le contraire. J'ai toujours voulu écrire pour les enfants mais vous remarquerez que mes premiers romans pour adultes étaient des romans noirs, avec des crimes. Il y en a eu cinq, et ils comportaient tous des personnages d'enfants. Mon premier roman pour adultes [*Hide and Seek*, 1972] était l'histoire de deux petites filles qui se faisaient kidnapper. Ce fut une surprise pour moi qu'il soit publié comme un polar, car je suis une lectrice omnivore, or il se trouve que le seul type de livre que je ne lis pas ce sont justement les policiers ! Mais j'étais tellement contente de me voir publiée par un bon éditeur (MacMillan) que j'ai continué avec quatre autres romans policiers pour leur faire plaisir. Ils étaient intrigués parce qu'ils avaient découvert qu'à l'époque j'étais mariée avec un policier et, de façon presque blessante pour moi, ils pensaient que c'était lui qui me fournissait des informations et la matière pour écrire mes romans.

J'ai toujours voulu écrire pour les enfants. J'avais notamment envie d'écrire à la première personne et aussi sur des sujets extrêmement contemporains.

Dans les années 1970, surtout aux États-Unis, on a commencé à publier des récits pour les adolescents écrits à la première personne. Voyant cela je me suis dit : et si moi-même je m'y essayais ? Mon premier roman pour les adolescents, écrit à la première personne, a été publié par Oxford University Press. C'est une maison d'édition très respectée mais pas forcément très commerciale, et

Entretien avec Jacqueline Wilson

les livres que j'écrivais à l'époque, en tout cas celui-ci, étaient un petit peu différents de ceux que j'ai écrits depuis et que vous connaissez.

A.E. : C'était « Nobody's Perfect » (non traduit en français) ?

J.W. : Oui. J'ai alors commencé à être invitée dans les écoles pour parler de mes livres et j'ai rencontré mes lecteurs. Il y avait, entre autres, des jeunes filles qui étaient comme moi, de grandes lectrices timides, mais c'est là aussi que j'ai découvert tous ceux qui n'aiment pas la lecture et pour qui mes romans présentaient un texte très dense et très long. C'est après avoir fait cette découverte que j'ai décidé qu'il était peut-être possible, non pas de rendre la lecture plus facile, mais d'adopter un style de langage un peu plus oral, parce que je voulais vraiment essayer de favoriser le plaisir de la lecture. La plus belle chose pour moi, c'est quand un enfant dit : « Oh je n'aime pas lire, cela m'ennuie », et qu'en lisant un de mes romans il change d'avis et se met à avoir envie de lire pour lui-même.

A.E. : Quand vous écrivez un livre, savez-vous dès le début à quel âge vous allez vous adresser ?

J.W. : C'est difficile parce que, par exemple, si je prends le cas du roman *The Cat Mummy* (*Ma chère momie*) qui s'adresse a priori aux lecteurs de 7-8 ans, rien n'empêche qu'un lecteur pas très sûr de lui, de 13 ou 14 ans, puisse le lire. Dans la mesure où j'écris à la première personne, j'essaie de me mettre dans la tête du personnage qui a tel ou tel âge. Donc j'espère que je vais toucher un lectorat du même âge. Un petit peu comme si je jouais un rôle, comme un acteur. J'espère atteindre les lecteurs qui ont l'âge de ce personnage.

A.E. : Vos romans sont portés par les personnages.

J.W. : Oui, c'est vrai. Je ne me dis pas, quand je commence un roman, je vais écrire un roman sur le divorce ou sur le premier amour, mais j'ai envie d'écrire une histoire vécue par tel ou tel personnage.

A.E. : Et les personnages sont quasiment toujours des filles...

J.W. : Oui, quand je donne des conférences il y a toujours quelqu'un dans l'assemblée qui lève la main et qui demande « Mais pourquoi n'écrivez vous pas plus sur des personnages de garçons ? ». Il y a cependant deux livres (*Mark Spark* et *Mark Spark in the Dark*) dont le personnage principal est un petit garçon. Ils ne sont pas traduits ici. C'est un petit garçon timide et qui a peur de beaucoup de choses, des choses dont normalement les petits gar-

çons n'ont pas peur. Il n'est pas du tout téméraire. Si j'avais été un petit garçon, j'aurais sûrement été ce genre de petit garçon.

A.E. : Vous vous mettez dans la peau du personnage, quand vous écrivez. Prenons par exemple « Lizzie Zipmouth » (*Lulu bouche cousue*). Pensez-vous la construction de votre roman en fonction – puisque ce livre s'adresse aux plus jeunes – de la capacité de lecture des enfants de 7-8 ans ?

J.W. : C'est étrange parce que je ne bâtis pas mon roman consciemment dans ce but, mais le fait est que c'est comme ça que les choses se passent à mesure que j'écris. Évidemment quand je m'adresse à une catégorie d'âge plus jeune, en général les livres sont plus courts et souvent, comme je traite de sujets qui sont plutôt tristes, les fins auront tendance tout de même à être heureuses, car je n'ai aucune envie de déprimer mes jeunes lecteurs.

A.E. : Vos dialogues sonnent très justes. Comme si vos personnages étaient nos amis... Écrivez-vous facilement ces dialogues ? Les retravaillez-vous ?

J.W. : C'est la partie la plus facile pour moi, d'écrire ces dialogues. Même si je n'ai pas moi-même de petits-enfants, je suis très souvent en contact avec des enfants. Parce que j'ai des amis qui en ont. Je fais beaucoup de signatures, beaucoup de rencontres avec des enfants et ils m'écrivent, m'envoient des e-mails. Je reste toujours, d'une manière ou d'une autre, en contact avec eux, avec ce qui les intéresse.

A.E. : Dans *Lulu bouche cousue*, il y a une grand-mère, un personnage du troisième âge donc. Je crois qu'on n'en rencontre dans aucun autre de vos livres. Il n'y a que deux générations dans la majorité de vos romans : le héros – un enfant – et un ou deux de ses parents.

J.W. : La plupart des personnages enfants sur lesquels j'écris viennent de familles qui ont des problèmes, des familles qu'on dirait aujourd'hui dysfonctionnelles, souvent avec des parents seuls. La plupart du temps on n'a donc pas, à travers mes romans, ce sentiment de famille, de réseau, de famille « complète ».

A.E. : Et les pères sont souvent absents...

J.W. : Des fois les gens me disent que je ne suis pas juste vis-à-vis des pères ou des beaux-pères. Cela dit, dans le dernier livre qui va être publié en Angleterre, *The Longest Whale Song*, il y a un beau-père qui est absolument adorable. Je me suis rachetée, c'est ma rédemption.

Entretien avec Jacqueline Wilson

A.E. : Dans *Les Malheurs de Millie Plume*, le père d'accueil de Millie est sympathique aussi.

J.W. : Oui, j'écris une suite, et il se pourrait qu'on fasse la connaissance de son père biologique. C'est en cours...

A.E. : Justement parlons des suites : *Girls... (Trois filles...)* et *Tracy Beaker (Jenny B.)*. Aviez-vous pensé dès le début qu'il y aurait plusieurs volumes, plusieurs histoires ou est-ce pour répondre à une demande de votre lectorat ?

J.W. : J'ai écrit l'histoire de Tracy comme un livre indépendant. Ensuite, j'ai reçu beaucoup de courrier, Tracy était devenue un personnage très populaire. Les lectrices voulaient savoir ce qui lui arrivait, si on s'était bien occupé d'elle. Alors j'ai écrit la suite : *The Dare Game : Tracy Beaker is back ! (Un nouveau défi pour Jenny B.)*. Puis Tracy est devenue une série télé très populaire, et c'est comme si le personnage avait pris son indépendance par rapport à moi. Il y avait six feuilletons télé sur Tracy, trois livres complets et un petit livre à 1 £ que j'ai écrit pour une association caritative (un événement à la télévision qui est destiné à rassembler des fonds).

A.E. : Vous avez plaisir à retrouver vos personnages ?

J.W. : En général j'aime les retrouver. Mais pour Tracy en particulier c'était un peu difficile. Je n'ai pas participé au scénario du feuilleton télévisé. Ils ont ajouté beaucoup de nouveaux personnages, de nouvelles situations, de nouvelles scènes. Si je veux écrire une nouvelle histoire c'est difficile parce que je ne peux pas utiliser ces autres personnages. Il faudrait soit remonter très en arrière, soit au contraire me projeter dans l'avenir. En ce moment même il y a plus de cent épisodes et je ne les ai pas tous vus. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé...

A.E. : Et vos lecteurs, eux, ont à la fois vu les émissions télévisées et lu vos livres.

J.W. : Oui, c'est très compliqué, parce que je reçois beaucoup de questions, donc il faut que je fasse attention pour donner des réponses adéquates... C'est paradoxal. Ainsi l'actrice qui joue Tracy, Dani Harmer, est devenue une star et les enfants me demandent : « Avez-vous rencontré Dani Harmer ? Est-ce que je pourrais avoir un autographe ? ». J'ai été jury pour un concours d'écriture à la télévision, et le décor pour ce concours, une sorte de carton découpé de trois mètres de hauteur, représentait le personnage de Tracy, et j'étais assise à ses pieds !

A.E. : Le personnage est plus fort que son auteur !

J.W. : Oui. J'ai compris Arthur Conan Doyle quand il a dit qu'il voulait noyer son personnage, Sherlock Holmes !

A.E. : On va revenir à vos autres personnages. Beaucoup sont illustrés par Nick Sharratt. Le connaissez-vous ? Discutez-vous avec lui des dessins ?

J.W. : Nick est devenu un ami très proche. Notre collaboration a commencé pour *The Story of Tracy Beaker (La Fabuleuse histoire de Jenny B.)*. Depuis Nick a illustré tous mes livres en Angleterre.

A.E. : Pour ce premier livre, c'est l'éditeur qui vous a mis en relation ?

J.W. : Oui, un homme absolument délicieux, qui travaillait dans l'édition pour enfants, qui a maintenant sa propre maison d'édition, David Fickling. C'est quelqu'un que nous aimons beaucoup car il comprend vraiment bien les auteurs. Par exemple c'est ce David que Philip Pullman est allé voir un jour en lui disant « Je voudrais écrire trois romans, une trilogie fondée sur *Le Paradis perdu* de Milton ». La plupart des éditeurs anglais aurait dit « Vous êtes fou ? », mais David s'est frotté les mains en disant « formidable ! ». Quand à moi, quand je suis allée le voir, j'ai dit : « Je voudrais écrire l'histoire d'une petite fille dans un home d'enfants, dans un style très oral, avec beaucoup d'illustrations, pour que les enfants ne soient pas effrayés par un texte long et dense. Avec des gros caractères et des visages aux expressions amusantes. » Et je voulais beaucoup d'illustrations comme si Tracy elle-même avait griffonné des petits croquis dans les marges. David a dit : « J'ai exactement l'illustrateur qu'il vous faut », car il avait travaillé avec Nick pour illustrer plusieurs anthologies de poésie. Je l'ai rencontré, il est presque assez jeune pour être mon fils. C'était le début de sa carrière. C'était une expérience très agréable pour nous deux, et aussi une expérience bénéfique, pour lui comme pour moi.

A.E. : Comment travaillez-vous ? Lui suggérez-vous des dessins ?

J.W. : Pour le premier livre, je ne savais pas qui illustrerait, j'avais donc intégré beaucoup d'indications assez directives pour les illustrations : « Avec telle expression..., Tracy en train de faire telle ou telle chose... ». Mais aujourd'hui je lui laisse absolument toute liberté, et à chaque fois je suis émerveillée par ses dessins et par ce qu'il choisit d'illustrer.

A.E. : Sachant que votre livre va être illustré modifiez-vous votre écriture parce que vous savez que certains éléments seront dans les dessins ?

J.W. : Pas pendant que j'écris. Quand j'écris, je suis vraiment dans mon monde imaginaire et personnel. Mais

Entretien avec Jacqueline Wilson

quand j'arrive à l'étape où je commence à saisir sur l'ordinateur (parce que j'écris à la main), alors non seulement je porte un regard critique sur mon propre texte, mais je me pose aussi des questions sur d'autres possibilités et sur les illustrations.

A.E. : Vous écrivez beaucoup. Écrivez-vous plusieurs livres en même temps ?

J.W. : Non, en général j'écris deux livres par an. Mes amis proches et ma famille me disent « ralentis... détends toi, n'écris pas autant ». Mais j'adore écrire. J'ai du mal à m'imaginer ralentir le rythme, en tous cas aujourd'hui.

A.E. : Pour entrer un peu plus dans vos romans, j'aimerais que nous parlions du thème de l'amitié. Dans *Bad girls (Une Amie d'enfer)*, *Vicky Angel (Mon amie pour la vie)* ou *Best Friends (Ma Meilleure amie)* vous décrivez des amitiés très fusionnelles, mais dangereuses.

J.W. : Oui, effectivement, quand je lis les lettres et les différents e-mails que je reçois des petites filles, je vois qu'un de leurs soucis, une de leurs préoccupations principales, c'est soit de perdre leur amie, ou de ne pas avoir d'amie. Et je me rends compte que, entre l'âge de 9 et 14 ans, en général, c'est le confident le plus proche, plus que les parents. Dans *Vicky Angel*, l'amitié entre les filles, même lorsque Vicky était vivante, était très ambivalente. J'essaye de montrer que c'est formidable d'avoir une amie très proche mais que vous ne pouvez pas faire tout ce qu'elle voudrait vous imposer.

A.E. : Et les mères dans vos romans ? Elles sont souvent irresponsables, si bien que les petites filles sont les personnes forts de la famille.

J.W. : C'est vrai. Dans le dernier livre que j'ai écrit, intitulé en Angleterre *Lily alone*, la mère s'en va à l'étranger avec son nouveau petit ami, pour les vacances, laissant seuls les quatre enfants. Je suis assez dure par rapport aux mères. Même si mes personnages, en général, aiment beaucoup leurs mères. Mais, tout de même, quand ils ont une mère irresponsable, les enfants sont bien obligés d'assumer une partie du rôle de parent.

A.E. : Malgré des situations dramatiques, vos personnages sont pétillants, ils s'en sortent, ils surmontent tout...

J.W. : C'est ce que j'essaie de montrer dans mes livres : même si vous avez des problèmes avec vos parents, ou si votre situation sociale est difficile, vous pouvez vous en sortir, dépasser cela... Mes personnages ont souvent une vie imaginaire très riche et ils nouent des amitiés fortes, soit avec des enfants, soit avec d'autres adultes.



ill. N. Sharratt

ill. N. Sharratt



in : Jacky Daydream.
Jacqueline Wilson.
*The Story
of her Childhood*,
ill. N. Sharratt,
Doubleday



Entretien avec Jacqueline Wilson

Et en général j'essaie de m'arranger pour qu'à la fin du roman, on comprenne que les choses peuvent changer et que l'on peut dépasser certaines situations.

A.E. : Vous avez écrit sur l'anorexie, le tatouage, sur la folie. Vous êtes-vous documentée sur ces sujets ?

J.W. : Oui, certainement avec *The Illustrated Mum* (*Maman, ma sœur et moi*), j'ai lu des livres sur les personnes maniaco-dépressives, ceux qu'on appelle bipolaires. J'ai connu personnellement plusieurs personnes maniaco-dépressives, j'avais l'impression de comprendre ce que cela pouvait être. Pour ce livre j'ai fait des recherches sur le tatouage. Je suis allée dans un salon. J'ai regardé quelqu'un qui se faisait tatouer un dragon dans le dos. Je me suis même demandé si, peut-être, moi aussi, je pourrais... Mais l'homme qui se faisait tatouer le dragon avait des perles de sueur qui coulaient sur son front..., alors je me suis dit : « Non ! ».

A.E. : Je voulais aussi vous demander d'évoquer votre expérience de « Children's laureate ».

J.W. : J'ai profité de ce temps pour encourager la lecture chez les enfants. J'ai eu la surprise, au fur et à mesure de mes rencontres, de découvrir que, même dans les écoles – disons – de la moyenne bourgeoisie, avec un environnement plutôt favorable, très peu d'enfants témoignaient de souvenirs de leurs parents leur lisant à haute voix des histoires. Ils avaient des cassettes, mais elles ne remplacent jamais votre mère qui vous dortote tout en vous racontant quelque chose. Je pense que le secret, le germe d'un futur lecteur assidu, c'est vraiment la lecture à haute voix, par l'un des parents. J'ai beaucoup essayé de promouvoir cette idée et, à ce moment-là, nous avons publié un livre, dans l'espoir d'encourager la lecture à voix haute : *Great Books to read aloud : books for all ages that you and your Child will love*, chez Corgi Childrens, en 2006. Il coûtait seulement 1 £ et était distribué gratuitement dans les bibliothèques. La femme de Tony Blair, Cherie Blair, ainsi que Michael Palin, un acteur des Monty Python – très populaire en Angleterre –, J.K. Rowling... D'autres personnes célèbres ont accepté d'y participer en indiquant leurs livres préférés à lire à haute voix, pour encourager d'autres personnes à faire comme eux.

A.E. : Y a-t-il autre chose que vous aimeriez ajouter ?

J.W. : C'est intéressant pour moi de voir mes livres traduits dans différents pays, mais en France je ne peux pas m'adresser directement aux enfants sans traducteur... J'ai tout de même fait des tournées à l'étranger et je suis surprise de découvrir que, même si beaucoup de mes livres

sont le reflet d'une situation très anglaise, les enfants étrangers réagissent vraiment d'une façon universelle.

A.E. : Je pense que c'est dû en grande partie à vos personnages qui sont authentiques. Les sujets que vous abordez sont universels et intemporels également.

J.W. : Beaucoup de mes personnages d'enfants viennent de familles brisées, ou déséquilibrées, or malheureusement de plus en plus d'enfants font cette expérience. J'étais au Japon, dont la culture est très différente, et la structure familiale encore forte, jusqu'à très récemment. Eh bien actuellement, beaucoup de femmes japonaises se disent que la vie qu'elles mènent n'est pas celle qu'elles souhaitent. Et beaucoup de familles se brisent. Il y a d'ailleurs une adaptation théâtrale tirée d'un de mes livres qui a eu beaucoup de succès au Japon, *The Suitcase Kid* (trad. en français sous le titre *À la semaine prochaine*), cette histoire touche visiblement les enfants japonais.

A.E. : Vos livres sont traduits au Japon ?

J.W. : Oui, c'est étrange et intéressant, les différences : au Japon mes livres sont populaires, en général en Europe aussi, mais moins en Allemagne. C'est difficile de savoir pour quelle raison un livre « marche » dans un pays et pas dans un autre. J'ai fait beaucoup de tournées en Nouvelle-Zélande et en Australie, très proches géographiquement, or j'ai un succès raisonnable en Australie mais en Nouvelle Zélande je suis une vraie « Rock Star », chaque fois que je vais là-bas il y a au moins mille enfants. C'est excitant, mais très fatigant.

Cécile Dutheil de la Rochère : Les romans de Jacqueline Wilson sont traduits en 32 langues.

A.E. : Jolie performance !

J.W. : C'est étrange de les voir publiés dans une langue orientale, que je ne comprends pas. La seule chose que je reconnais est, peut-être, mon nom.

A.E. : Et encore en japonais...

J.W. : Quand j'étais au Japon, je leur ai demandé de l'écrire en grands caractères de façon à le reconnaître, mais j'ai perdu le panneau...

A.E. : Eh bien, merci à vous pour cet entretien

Traduction : Cécile Dutheil de la Rochère

Propos recueillis, à Paris, le 29 novembre 2010